

Ce qui suscite l'affection pour le Christ
Notes tirées des méditations de Julián Carrón
lors du Triduum pascal 2021 des étudiants de Communion et Libération
en visioconférence

Jeudi Saint, 1^{er} avril 2021

- *Al mattino* [Au matin, *ndt*]
- *Ballata dell'uomo vecchio* [Ballade du vieil homme, *ndt*]

Chaque matin se rouvre le drame de la vie, comme nous venons de l'entendre : « Au matin, Seigneur, au matin / mon amphore est vide à la source » (A. Mascagni, « Al mattino », in *Canti*, Società Cooperativa Editoriale Nuovo Mondo, Milan 2014, p. 180), c'est-à-dire « pleine » de désir, d'un désir dévorant d'accomplissement, comme chacun de nous aujourd'hui.

Ce désir se heurte à une expérience qui s'impose : « La tristesse qui est en moi, l'amour qui n'y est pas / ont mille siècles » (C. Chieffo, « Ballata dell'uomo vecchio », in *Canti*, op. cit., p. 218). Certains élèves de Terminale avec lesquels j'ai dialogué la semaine dernière en ont témoigné. Ils disaient : « Ma vie se décolore lentement » ; « L'enthousiasme initial s'est estompé depuis longtemps ; maintenant, je ne retrouve plus en moi l'élan que j'avais », « Je suis totalement apathique. Rien ne me touche, rien ne m'attire » ; « J'ai du mal à apprécier les choses. Il y a un intérêt, mais je m'aperçois qu'il ne prend pas le pas sur la difficulté ». Ils n'ont pas encore vingt ans, mais ils ont déjà engagé une lutte sans merci contre le néant.

Ce que nous voyons se produire dans l'expérience montre que le moi, notre moi, est le carrefour entre l'être et le néant. C'est une alternative que les génies littéraires ont décrite de manière fascinante. « La compensation d'avoir tant souffert, c'est qu'ensuite on meurt comme des chiens », observe Pavese (Cf. C. Pavese, *Le métier de vivre*, Gallimard, Paris 1958). De l'autre côté, avec une perception diamétralement opposée de l'existence, Ada Negri écrit : « Il n'y a pas de moment / qui ne pèse sur nous avec la force / des siècles ; et la vie a dans chaque battement / la terrible mesure de l'éternel » (A. Negri, « Tempo », in Id., *Mia giovinezza*, BUR, Milan 2010, p. 75).

Que nous le voulions ou non, le choix entre ces deux possibilités s'introduit dans nos journées quand nous sommes encore sous les couvertures, dès que nous ouvrons les yeux. Il concerne chacun de nous. Plus ou moins consciemment, chaque matin, nous prenons tous une décision, dans un sens ou dans l'autre : mourir comme des chiens, ou vivre selon la mesure de l'éternel. Celui qui ne se satisfait pas de mourir comme un chien prend en compte les interrogations qu'il voit jaillir en lui, comme en témoignaient les jeunes que je viens de citer. Il y a en eux une urgence de vie qui se fait cri : « Qu'est-ce qui peut réellement détruire l'ennui, l'apathie, et me permettre de recommencer à vivre ? » ; « Comment apprécier mes études et les cours même quand ce n'est pas l'intérêt qui domine, mais l'effort ou la tristesse ? » ; « Comment avoir le cœur ouvert même dans la difficulté ? ». Ce qu'ils vivent, et ce que nous vivons aussi, c'est une lutte pour un désir de vie que rien ne peut effacer des fibres de notre être.

On comprend alors que le problème n'est pas de multiplier les discours ou les résolutions, mais de voir s'il existe quelque chose qui soit capable de nous sauver du néant qui envahit nos vies. Qu'est-ce qui est capable de vaincre l'apathie, le manque d'intérêt, la tristesse, ou la décoloration de la vie, bref, la mort ? Les pensées et les discours sont impuissants. La vie seule peut défier le néant qui s'infiltre dans nos journées et la tentation de s'y abandonner ! Mais attention à ne pas se tromper, car « la vie » peut être une expression vide. Nous ne pouvons pas penser nous en sortir en répétant des mots.

Essayons de nous demander : Où avons-nous vu fleurir la vie dans son intensité ? Quand l'avons-nous perçue ? Arrêtons-nous pour regarder avec attention ce qui nous est arrivé : qu'est-ce qui a réveillé la vie en nous ? Qui a introduit en nous le germe d'une vie différente, enthousiasmante ? C'est ce que chacun est appelé à identifier : il faut reconnaître ce qui a défié et défie le néant en nous

aujourd'hui ! Je vous invite donc à vous demander, au début de ces deux jours (c'est la lutte dans laquelle nous serons plongés), si, et quand, la vie a éclaté et éclate en nous. Nous avons tous déjà suffisamment d'expérience pour savoir que tout effort de notre part est, au fond, impuissant pour nous procurer une vie capable de combattre la mort. D'autre part, à plus forte raison aujourd'hui, les arguments logiques ne convainquent plus personne, tout comme les exhortations. Quel discours, aussi vrai soit-il, ou quel appel moral, aussi juste soit-il, est capable d'atteindre le cœur du moi en abattant ce vide de sens dans lequel nous glissons si facilement – et bien souvent inconsciemment ?

Depuis deux mille ans, une nouvelle retentit : Dieu a envoyé son Fils dans le monde pour défier le néant. De quelle manière ? Le génie de Péguy, qui accompagne depuis toujours notre Semaine Sainte, l'a exprimé de manière unique : Jésus « ne perdit pas ses trois ans, il ne les employa pas à geindre et à interpeller le malheur des temps. [...] Il y coupa (court). Oh, d'une manière bien simple. En faisant le christianisme. [...] Il n'incrimina, il n'accusa personne. Il sauva. Il n'incrimina pas le monde. Il sauva le monde. » (C. Péguy, *Véronique, Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle, Œuvres en prose 1909-1914*, Gallimard, Paris 1957, p. 416-417). Comment sauva-t-il ? Comment a-t-il vaincu le néant ? Par la vie. « Je suis venu pour qu'ils aient la vie, la vie en abondance » (cf. *Jn* 10, 10). « Celui qui a le Fils possède la vie ; celui qui n'a pas le Fils de Dieu ne possède pas la vie » (*1Jn* 5, 12). Personne n'avait jamais pu défier le néant par la surabondance d'une vie ; pas de manière abstraite, donc, pas par des raisonnements ou des vœux pieux, mais sur le terrain concret de l'expérience humaine. En le faisant, le Christ a montré qu'il connaissait mieux que quiconque l'attente infinie du cœur de l'homme, sa nature. Ses paroles en attestent : « Quel avantage, en effet, un homme aura-t-il à gagner le monde entier, si c'est au prix de sa vie ? Et que pourra-t-il donner en échange de sa vie ? » (*Mt* 16, 26).

Le Christ connaissait bien la profondeur de notre désir et l'abîme de notre faiblesse, notre facilité à sombrer dans le vide, à aller contre nous-mêmes ; et il savait tout aussi bien que des mots ne suffiraient pas pour défier ce vide et satisfaire l'urgence du désir. Seule une surabondance de vie pouvait attirer l'homme et le convaincre de ne pas s'abandonner au néant. C'est cette surabondance qu'il est venu apporter, c'est le contenu de sa proposition. Pensons à la Samaritaine au puits : nul n'avait réussi comme cet homme à saisir sa soif sans fin, que toutes les tentatives qu'elle avait faites n'avaient pu éteindre ; nul n'avait jamais rêvé d'affirmer toute la portée de son désir et d'en garantir la satisfaction. « Celui qui boira de l'eau que moi je lui donnerai n'aura plus jamais soif » (*Jn* 4, 14).

La proposition que le Christ nous adresse est si impossible à imaginer de notre part que Lui-même a mis entre nos mains le critère pour en vérifier la vérité dans notre expérience : « Celui qui me suit recevra le centuple ici-bas » (cf. *Mt* 19, 29), autrement dit il pourra voir sa vie éclater cent fois plus, il se surprendra à traverser de manière cent fois plus humaine les épreuves qui se présenteront : le néant perd toute sa force dès que la « Vie » se présente dans la vie. Il est facile d'en reconnaître la présence : quand elle entre dans l'horizon de notre expérience, elle suscite une correspondance avec le cœur qui semblait impossible. C'est ce qui est arrivé à Jean et André : dès qu'ils L'ont croisé, ils ont expérimenté une correspondance sans pareille et ils se sont liés à Lui. Le reconnaître est simple, aujourd'hui comme au commencement.

Depuis ce moment-là, la vie a un nom : Jésus Christ. « *C'est la vie de ma vie, Jésus Christ*. En Lui se résume tout ce que je voudrais, tout ce que je cherche » (*L'uomo e il suo destino. In cammino, Marietti 1820, Gênes 1999, p. 57*), disait Giussani. Mais cette vie que le Christ est venu apporter, comment nous atteint-elle ? Comment nous a-t-elle atteints et attirés, toi et moi ? À travers la grâce donnée à une personne, don Giussani, et donc à travers son « élan de vie », sa « fièvre de vie » ! Voilà le charisme, donné à une personne pour nous aujourd'hui : un élan de vie. « Je me sens porteur d'un élan de vie et donc, justement, d'un charisme. [...] Tout ce que celui-ci suscite est un émerveillement plus grand encore que le commencement » (L. Giussani, « Laico, cioè cristiano », in *Un avvenimento di vita, cioè una storia*, coordonné par C. Di Martino, EDIT-Il Sabato, Rome 1993, p. 51-52). C'est ce qui m'a conquis quand j'ai rencontré le mouvement, comme cela vous a conquis.

Le mouvement est « un Événement [...], non une organisation [...] ; c'est toi qui es en jeu ». C'est toi et moi qui sommes en jeu. Le mouvement est là pour « mobiliser la vie et la convertir » ; il s'agit donc de « faire sienne une expérience, une réalité, s'identifier à une personne vivante. [...] Le reste est sentimentalisme et intimisme. » (L. Giussani, cité in A. Savorana, *Vita di don Giussani*, Bur, Milan 2014, p. 485-486). Si une telle expérience de vie ne grandit pas, cela ne convaincra personne, et alors, appartenir au mouvement reviendra à appartenir à une association. Mais quel intérêt cela pourra-t-il avoir pour nous, face au défi du néant ?

En cette période, nous avons souvent répété que dans une société comme la nôtre, « on ne peut rien créer de nouveau si ce n'est par la vie : il n'y a ni structure, ni organisation, ni initiative qui tienne. Seule une vie différente et nouvelle peut révolutionner les structures, les initiatives, les rapports, tout ! » (« Movimento, "regola" di libertà », par O. Grassi, *Litterae communionis-CL*, novembre 1978, p. 44). Une vie différente et nouvelle : lorsque nous lui appartenons, elle renaît en nous et se communique, comme nous l'avons entendu dire par deux d'entre vous à notre Diaconie, et ensuite à l'École de communauté. Dans la grande cour de l'université, un jeune entend parler deux étudiants comme lui et, intrigué, il s'arrête, écoute, puis s'approche et dit : « Excusez-moi de vous déranger, je vous interromps seulement parce que je vous ai entendus parler de philosophie. Je viens de m'inscrire en philosophie, et je n'ai jamais entendu parler de philosophie comme cela, de manière aussi intéressante ! ». Seule une vie peut attirer une personne aujourd'hui, même celui qui passe à côté et qui ne fait que toucher « le pan du manteau » d'un dialogue. Un autre d'entre vous se voit invité chaleureusement par son adversaire politique d'extrême gauche à se présenter aux élections. « Pourquoi veux-tu que je me présente ? ». « À cause de l'amitié que tu sais susciter chez tout le monde ». Une vie ! La même vie que témoigne une femme chilienne, médecin, – que j'ai rencontrée ce week-end à l'assemblée des responsables du mouvement d'Amérique Latine – qui parvient à convaincre une gitane de laisser soigner sa fille. Cette maman est tellement touchée par elle qu'au rendez-vous suivant, elle amène tout son groupe de gitans. Une vie ! Même les gitans, qui restent en général enfermés dans leur groupe, ne peuvent pas résister.

Qu'est-ce qui peut amener les gens à s'ouvrir de cette manière ? Tous ces faits ne seraient pas arrivés, il aurait même été impossible de les imaginer, s'il n'y avait un lieu, une compagnie établie par Dieu, où les mots ne sont pas vides, mais pleins d'une vie et d'un enthousiasme tels qu'ils attirent tout le monde, nous comme les autres.

La lutte dans laquelle nous plongerons ces jours-ci est donc celle entre le néant et le Christ. Chaque matin, nous décidons soit pour le Christ, qui donne sa vie pour nous – « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime » (*Jn 15, 13*) –, soit pour le néant. Mais, attention : le Christ est une présence maintenant. C'est ce que nous commémorons le Jeudi Saint, un fait qui reste présent dans l'histoire, qui entre dans notre vie et la défie : pas un souvenir du passé, un simple mémorial ; il le serait, si la « Vie » ne nous touchait pas dans le présent. Ce n'est que parce que le Christ nous atteint et nous attire maintenant qu'il peut susciter l'affection qui nous libère du fait d'être ballotté ici et là.

« Le moment est venu, affirmait don Giussani, où l'affection entre nous a un poids spécifique immédiatement plus grand que la lucidité dogmatique, que l'intensité d'une pensée théologique ou que l'énergie de ceux qui guident. L'affection qu'il faut avoir les uns pour les autres a une seule comparaison [une seule urgence] : la prière, l'affection pour le Christ ». Si l'affection entre nous ne suscite pas l'affection pour le Christ, le néant l'emportera ; nous pourrions très bien être ensemble, mais nous serons ballottés ici et là, nous serons comme un caillou emporté par le torrent. C'est pourquoi, poursuivait Giussani, « le moment est venu où le mouvement [c'est-à-dire la vie] n'avance que grâce à l'affection pour le Christ qu'a chacun de nous, et que chacun de nous demande à l'Esprit » (« Corresponsabilità », *Litterae communionis-CL*, novembre 1991, p. 32).

Demandons alors à l'Esprit cette affection pour le Christ, demandons-la à chaque instant, au long de la matinée, en suivant ce geste à travers lequel don Giussani nous introduit dans le drame du choix entre le Christ et le néant.

Ne permets pas, ô Christ, que nous nous détachions de toi ! « Écoute-moi, reste encore ici, / répète-moi encore ta parole. / Répète-moi cette parole que / tu m'as dite un jour / et qui m'a libéré » (C. Chieffo, « Ballade du vieil homme », in *Canti*, op. cit., p. 218).

Vendredi Saint, 2 avril 2021

- *Monologo di Giuda* [Monologue de Judas, *ndt*]
- *Non son sincera* [Je ne suis pas sincère, *ndt*]

« Ce n'était pas pour les trente deniers / mais à cause de l'espoir / qu'il avait, ce jour-là / suscité en moi » (C. Chieffo, « Le monologue de Judas », in *Canti*, op.cit., p. 231). Voilà les éléments du drame dans lequel nous allons plonger ce matin. Il n'y aurait pas eu le moindre drame si le Christ n'avait pas suscité l'espoir en Judas. Mais c'est le drame qui se joue entre le Christ et chacun de nous. En quoi consiste-t-il ?

Nous avons vu hier que le Christ est venu pour nous apporter la vie qui nous arrache au néant, à la décoloration, à la perte d'intérêt, à l'apathie, à la mort. Aujourd'hui, nous assisterons à la lutte qui se joue à ce carrefour entre l'être et le néant qu'est notre moi, la lutte contre le Christ, pour arracher le Christ de la terre des vivants. « Venez, [...] arrachons-le de la terre des vivants ! » (Répons, *Eram quasi Agnus*, in *Il est possible de vivre comme Jésus*, Semaine Sainte Pâques CLU 2021, p. 50). Le pouvoir laïc (Pilate) et le pouvoir clérical (le grand prêtre) de l'époque se trouvaient associés dans cette lutte. Le génie de Péguy consiste à avoir identifié le lieu ultime où celle-ci se déroule : notre moi, le moi de tout homme.

Les deux pouvoirs tentent de L'arracher de la terre des vivants parce que, par Sa présence qui sauve, il met en danger leur pouvoir. Mais cette lutte qui se joue sur le grand écran de l'histoire reflète une autre lutte qui se déroule ailleurs, à savoir dans le moi de Pierre et de Judas. Le pouvoir établi n'est pas le seul à résister. Nous aussi, bien souvent, influencés par la mentalité dominante, nous résistons, lorsque Celui que nous avons reconnu correspondant aux attentes du cœur entre en opposition avec notre mesure : attention, pas avec la raison dans son originalité, en tant qu'ouverture sur la totalité de la réalité, qui a fleuri en nous à cause de l'espoir qu'Il a suscité, mais avec la raison comprise comme mesure, avec nos schémas. La lutte se joue entre la mesure de Pierre et la mesure sans mesure de Celui qui a fasciné sa vie dès le commencement : « Dès leur première rencontre, Il avait envahi toute son âme », son cœur en avait été entièrement rempli. Avec Sa présence dans les yeux, dans la mémoire continue de Lui, Pierre « regardait sa femme et ses enfants, ses compagnons de travail, ses amis et les étrangers, tel individu ou telle foule, il pensait ou s'endormait. Cet Homme était devenu pour lui une immense et considérable révélation qui restait encore à éclaircir » (L Giussani – S. Alberto – J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Paris 2011, p. 107). Ce sera le tourment de Pierre. En restant avec lui, jour après jour, Pierre a vu toute sa vie défiée par une mesure qui n'était pas la sienne.

Cette Présence le dépassait de toutes parts, et lorsque Pierre s'ouvrait à elle, sa raison était alors guidée vers son apogée. Jésus conduisait son ami Pierre au-delà de sa mesure, c'est-à-dire qu'il le faisait naître à une autre mesure. « Jésus, arrivé dans la région de Césarée-de-Philippe, demandait à ses disciples : “Au dire des gens, qui est le Fils de l'homme ?” Ils répondirent : “Pour les uns, Jean le Baptiste ; pour d'autres, Élie ; pour d'autres encore, Jérémie ou l'un des prophètes.” Jésus leur demanda : “Et vous, que dites-vous ? Pour vous, qui suis-je ?” Alors Simon-Pierre prit la parole et dit : “Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant !” [Celui qui porte la vie]. [Et] Jésus lui dit : “Heureux es-tu, Simon fils de Yonas : ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui

est aux cieux. Et moi, je te le déclare : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église ; et la puissance de la Mort ne l'emportera pas sur elle." » (Mt 16, 13-18). Cette reconnaissance, que l'on appelle « foi », « fleurit aux confins de la dynamique de la raison, comme une fleur de grâce à laquelle l'homme adhère par sa liberté. » (L Giussani – S. Alberto – J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op.cit., p. 48).

Mais quand sa mesure prenait le dessus, Pierre se trompait lourdement. Tout juste après avoir prononcé les paroles citées, alors que Jésus commence à leur dire qu'il doit aller à Jérusalem et souffrir beaucoup de la part des anciens et des chefs des prêtres, Pierre réagit : « Dieu t'en garde ! ». Mais Jésus, son grand Ami, ne recule pas même d'un millimètre, il ne suit pas un instant sa mesure : « Passe derrière moi, Satan ! Tu es pour moi une occasion de chute : tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes ! » (Mt 16, 21-23). Voilà une amitié vraie ! Tout le reste sont des bavardages !

Jésus défie constamment la mesure de Pierre. « Les Juifs se querellaient entre eux : “Comment celui-là peut-il nous donner sa chair à manger ?” [...] Beaucoup de ses disciples [les paroles de Jésus ayant dépassé leur mesure] déclarèrent : “Cette parole est rude ! Qui peut l'entendre ?”. [...] À partir de ce moment, beaucoup de ses disciples s'en retournèrent et cessèrent de l'accompagner. Alors Jésus dit aux Douze [il ne leur épargne pas le défi] : “Voulez-vous partir, vous aussi ?”. Simon-Pierre lui répondit : “Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle. Quant à nous, nous croyons, et nous savons [par l'expérience de la correspondance avec le cœur] que tu es le Saint de Dieu.” Jésus leur dit : “N'est-ce pas moi qui vous ai choisis [...] ? Et l'un de vous est un diable !”. Il parlait de Judas, fils de Simon Iscariote ; celui-ci, en effet, l'un des Douze, allait le livrer » (Jn 6, 52.60.66-71). À la différence du traître, à cause justement de cette expérience de correspondance, l'idée de se détacher de Lui n'effleure pas un instant l'esprit de Pierre, même si, comme les autres, il ne comprend pas les paroles de Jésus dans la synagogue. En disant : « Où irions-nous ? », Pierre adhère non parce qu'il comprend tout, mais à cause de cette correspondance unique, qui lui permet de Le suivre, même quand il ne comprend pas encore.

Nous en avons vu la description hier, lors du lavement des pieds : « Jésus, sachant que le Père a tout remis entre ses mains, qu'il est sorti de Dieu et qu'il s'en va vers Dieu, se lève de table, dépose son vêtement, et prend un linge qu'il se noue à la ceinture ; puis il verse de l'eau dans un bassin. Alors il se mit à laver les pieds des disciples et à les essuyer avec le linge qu'il avait à la ceinture. Il arrive donc à Simon-Pierre, qui lui dit : “C'est toi, Seigneur, qui me laves les pieds ?” Jésus lui répondit [Voilà la question] : “Ce que je veux faire, tu ne le sais pas maintenant ; plus tard tu comprendras.” » Pierre reçoit à ce moment-là le défi le plus grand. Face à la déclaration nette de Pierre : « Tu ne me laveras pas les pieds ; non, jamais ! » (Pierre ne connaît pas la demi-mesure !), Jésus hausse la barre à l'extrême limite sans diminuer le défi : « Si je ne te lave pas [les pieds], tu n'auras pas de part avec moi ! ». Face à un tel pari, Pierre se rend : « Alors [si tu poses la question en ces termes], Seigneur, pas seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête ! » (Jn 13, 3-9). Qu'est-ce qui l'emporte en lui, au point de lui faire faire tout à coup marche-arrière et de le pousser à ne pas laisser sa mesure prendre le dessus ? Uniquement l'affection pour le Christ.

Mais le drame continue. Les soldats arrivent pour prendre Jésus dans le jardin. « Or Simon-Pierre avait une épée ; il la tira, frappa le serviteur du grand prêtre et lui coupa l'oreille droite ». C'était plus fort que lui, son affection l'emportait ! Mais même avec Pierre, Jésus ne cède pas à une affection sans raisons et défie sa mesure. « Jésus dit à Pierre : “Remets ton épée au fourreau. La coupe que m'a donnée le Père, vais-je refuser de la boire ?” » (Jn 18, 10-11). Instinctivement, il y avait beaucoup de choses que Pierre ne comprenait pas, mais l'idée ne l'effleurait pas de se détacher de Lui. Pierre ne parvenait pas à rester fermé sur sa mesure, car la Présence qui était entrée dans sa vie avait suscité en lui une correspondance totale avec les exigences du cœur, elle avait introduit dans chaque repli de ses journées une plénitude si inédite qu'elle élargissait sa raison, rendant Pierre davantage lui-même. Pour se détacher de Jésus, il aurait dû se renier lui-même, nier tout ce qu'il avait vécu. Il accepte donc de laisser entrer une autre mesure, la mesure d'un Autre. Jésus pouvait communiquer à Pierre une

autre mesure parce que, le premier, il avait traversé tout le drame que Pierre allait devoir traverser. Pour Jésus non plus, ce qui doit arriver ne correspond pas immédiatement ; en effet, au jardin des oliviers, il dit : « Mon Père, s'il est possible, éloigne de moi ce calice ; cependant, non pas ce que moi, je veux, mais ce que toi, tu veux ». En disant cela, Jésus renonce-t-il à sa raison, ou s'ouvre-t-il à un dessein plus grand ? « Cette confiance originelle dans le Père, que nulle défiance ne vient troubler, prend sa source dans l'Esprit Saint qui est commun au Père et au Fils. Dans le Fils, l'Esprit reçoit la confiance inébranlable et vive que toute disposition du Père – fût-ce la séparation personnelle transformée en abandon [comme nous l'entendrons aujourd'hui : "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?"] – sera toujours une disposition de son amour [l'amour du Père. Vous comprenez la nature de ce drame ?], auquel le Fils, qui est homme désormais, doit répondre par son obéissance humaine » (H.U. von Balthasar, *Si vous ne devenez comme cet enfant*, Paris, Desclée de Brouwer 1989, p. 37).

C'est ainsi que Jésus l'emporte, c'est là que s'enracine la victoire du Christ sur le néant : la façon de vivre du Fils est cette victoire sur le néant. Pierre aussi devra traverser le même drame. Dans son élan, de même qu'il dégaine l'épée, il avait aussi affirmé : « Moi, je ne t'abandonnerai jamais ! » (Cf. *Mc* 14, 29 ; *Mt* 26, 33), mais face à la servante qui dit : « Toi aussi, tu étais avec lui ? », il répond par trois fois : « Je ne le connais pas ». « Et comme il parlait encore, un coq chanta. Le Seigneur, se retournant, posa son regard sur Pierre. Alors Pierre se souvint de la parole que le Seigneur lui avait dite : "Avant que le coq chante aujourd'hui, tu m'auras renié trois fois." Il sortit et, dehors, pleura amèrement » (*Lc* 22, 54-62). Ces larmes amères font la différence entre Pierre et Judas : ils ont tous deux trahi Jésus mais, alors que Pierre pleure de douleur, Judas se suicide de désespoir. Judas ne trouvait pas la paix : il ne voulait pas être « embrigadé » comme Pierre, pensait-il ; il voulait, dirions-nous, conserver son jugement critique et son autonomie. Pierre, lui, pleura amèrement.

Ces deux personnages montrent que le drame se déroule entièrement dans le moi, dans le cœur de Pierre et dans le cœur de Judas. Pourquoi le drame ? À cause de l'espoir qu'Il avait suscité en eux : si l'espoir est accueilli, la vie aura un résultat positif ; mais si c'est la négation de cet espoir qui l'emporte, le résultat sera la victoire du pouvoir. Le regard de Jésus sur Pierre, qui fait jaillir les larmes, montre à quel point la passion de Jésus pour son ami ne s'affaiblit pas même à ce moment, même face au triple reniement, lorsque Pierre est emporté par sa fragilité : le Seigneur, se retournant, posa son regard sur Pierre. Ainsi, même le mal retentissant qu'il a commis ne parvient pas à couper Pierre de son attachement à Jésus. L'amour et l'incohérence semblent incompatibles à nos yeux, parce que nous associons l'amour à la cohérence. Mais dans l'expérience profonde, ce n'est pas ce qui se produit. Pierre en témoigne : il plonge dans l'incohérence la plus absolue, mais cette incohérence ne l'emporte pas sur son attachement à Jésus, comme en témoignent ses larmes. Le signe de son affection inébranlable restera pour toujours sa douleur. Cette douleur même, en effet, est le signe éclatant, sans équivoque, de son amour pour le Christ. On n'éprouve de douleur pour son propre mal que devant une personne aimée. La douleur est le signe de l'amour.

Mais une fois engloutis dans la douleur, comment repartir ? Le drame de Pierre ne s'arrête pas là. Au contraire, il atteint son apogée face à la question la plus impensable qu'il aurait pu entendre après sa trahison la plus retentissante, à savoir son reniement. Y a-t-il plus grand défi que celui que lui a lancé Jésus ? « Pierre, m'aimes-tu ? » (*Jn* 21, 16). Aucune autre question n'aurait pu défier davantage la mesure de Pierre, c'est-à-dire la raison de Pierre réduite à mesure. Jésus ne veut pas être suivi par des sentimentaux embrigadés. C'est pourquoi il entre dans le cœur de Pierre par la seule porte vraiment humaine : la raison. Il défie Pierre avec l'amour qu'implique sa question. Et en le pénétrant de son affection irréductible, unique, le Christ permet à la raison de Pierre de ne pas devenir rationaliste. Quelle portée cela a-t-il pour nous ? Si le cœur n'élargit pas la raison, il n'y a rien à faire : la mesure l'emporte. Mais le cœur est « la condition de l'expression saine de la raison », nous a dit don Giussani. « La condition pour que la raison soit raison est que l'affectivité l'investisse et mette ainsi tout l'homme en mouvement : raison et sentiment, raison et affection, voilà le cœur de

l'homme » (L. Giussani, *L'uomo e il suo destino. In cammino*, op. cit., p. 117). Quand elle se détache de l'affection, comme chez Judas, la raison devient folle ; mais quand elle ne se détache pas, comme chez Pierre, parce qu'elle est défiée par la question de Jésus (« Simon, m'aimes-tu ? »), le match est relancé.

Par cette question, « M'aimes-tu ? », Jésus renouvelle le drame qui semblait définitivement clos sur une défaite. Si Jésus n'avait pas rouvert le drame par sa question, il n'y aurait pas eu d'histoire et tout aurait été inutile, rien ne serait resté, le néant l'aurait emporté (Pilate, Hérode, le Sanhédrin). Mais cela vaut pour nous aujourd'hui : si Jésus ne rouvrait pas constamment notre drame, notre vie ne se construirait pas, le néant l'emporterait parce que nous ne sommes pas capables de sortir seuls de notre mesure. Cela ne devient possible que si je suis pénétré par un amour comme celui du Christ envers Pierre. « Le "oui" de Pierre est construit sur ce pardon [...]. Voilà pourquoi l'Abbé dit à Miguel Mañara que tout ce qu'il a pu faire dans son passé est comme réduit à rien. Une puissance infinie est [vraiment] nécessaire pour réduire à néant ce qui est ». En effet, poursuit don Giussani, « le pardon est [...] une annihilation de tout le mal que nous avons fait, ainsi que de tout le mal que nous ferons, puisque dans un mois ou dans un an, nous devons dire la même chose qu'aujourd'hui » (L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op.cit., p. 154). Tout cela n'a jamais été : Lui seul est. Les mères et les pères le savent bien, eux qui « effacent le souvenir des fautes, petites ou grandes, que les enfants commettent » (*ibidem*, p. 154) chaque jour. Et tout peut repartir, renaître. Sauf si l'on refuse ce pardon. On m'a parlé d'une baby-sitter japonaise qui, en voyant que la mère accordait sans cesse son pardon à ses enfants, lui dit un jour : « Je ne reviendrai plus travailler ici ! ». « Pourquoi ? », lui demande la femme. « Parce que je ne peux pas supporter que vous pardonniez à vos enfants, ni à moi ». Pour elle, il fallait effacer ce mot du dictionnaire ! Le pardon introduit dans la vie une nouveauté révolutionnaire, il défie radicalement notre mesure. Pour cette baby-sitter, le défi n'était pas acceptable, le scandale était trop grand.

Se laisser générer par le pardon n'est pas immédiat, même si c'est très simple. C'est le dernier défi lancé à notre liberté et à notre raison, parce que lorsqu'on est blessé et qu'on nourrit du ressentiment (avant tout envers soi-même, à cause de l'erreur commise, du mal commis), on est en quelque sorte paralysé. Le signe sans équivoque du pardon accepté est que la personne se débloque. Voici donc la condition pour que l'humanité nouvelle fleurisse en nous : accepter d'être pardonné. Ne pas se laisser générer par le pardon du Christ, voilà comment nous l'arrachons quotidiennement de la terre des vivants : là, ce n'est pas le pouvoir établi qui le renie, mais le pouvoir de notre liberté. Et alors, comme Judas, on fait le jeu du pouvoir, qu'il soit laïc ou clérical. C'est la mesure propre qui l'emporte sur la Vie qui nous génère, sur l'espoir qu'Il a suscité en nous.

Alors, du « oui » de Pierre (qui semble caché par le drame qui se déroule à partir de ce moment sur le grand écran de l'histoire) naît le peuple nouveau. Le « oui » de Pierre est à l'origine du peuple nouveau dont nous faisons partie. De façon géniale, don Giussani place le « oui » de Pierre à l'origine, il en établit le lien avec la vocation personnelle et le dessein universel de Dieu. C'est à partir de l'expérience personnelle du pardon accepté que l'on peut participer au dessein universel du Christ, à la pitié du Christ. Seul celui qui renaît du pardon peut communiquer cet événement nouveau et donc faire ressusciter chaque « Pierre » qu'il rencontre sur son chemin. Pas en partant d'un rôle, mais parce qu'il a été pardonné. Une personne ne peut donner à l'autre que le regard du Christ qui l'a fait elle-même renaître. Seul celui qui a été et qui est constamment reconstruit peut reconstruire. C'est là que triomphe la pitié du Christ pour l'homme.

Un pieux souvenir ne suffit pas pour relancer le match. Même tout ce que Pierre avait vécu n'aurait pas suffi : il faut Quelqu'un présent. Celui qui ne se laisse pas générer maintenant ne pourra pas sortir seul de sa propre mesure, qui aura toujours le dessus sur lui. Nul ne génère s'il n'est généré dans le pardon. Le peuple nouveau naît de ce pardon.

En ce moment, demandons d'entrer dans ce drame, personnel et historique. Le geste que nous accomplissons n'est donc pas un simple souvenir du passé : il s'agit en effet d'un événement qui

perdre – le Christ est contemporain, il survient maintenant – et qui soulève le même drame qu’au commencement, le même drame que celui de Pierre et de Judas, ici et maintenant.

Traduit par Isabelle Rey